

MILENA AGUS

La comtesse de Ricotta



LIANA LEVI

Extrait de la publication

La famille des trois sœurs, dans les premières années du XIX^e siècle, quand le roi vint se réfugier en Sardaigne à l'arrivée des Français en Piémont, était déjà riche mais pas encore noble. Elle le devint, dit-on, grâce à un de ses ancêtres qui avait offert à ce roi, toujours de mauvaise humeur, toujours à claquer les portes et à râler contre ce « trou du cul du monde de Sardaigne », un magnifique service de vaisselle digne de sa table.

Le palais nobiliaire est situé dans le quartier de Castello et date du XVII^e siècle. Il était donc là bien avant que le roi en fasse cadeau au trisaïeul des trois sœurs, en même temps que le titre. C'est un bâtiment qui occupe un angle. Autrefois, toutes ses façades appartenaient à la famille des comtesses et les deux entrées principales étaient animées d'un va-et-vient d'oncles et tantes, grands-parents et cousins, serviteurs et médecins, car la mère des comtesses souffrait du cœur.

Des trois façades, ces dames n'en possèdent plus que deux, l'une sur une ruelle et l'autre sur la rue principale. Aux premier et deuxième étages s'ouvrent de grands balcons aux balustrades formées de statues en plâtre, flanqués de chaque côté de balcons plus petits.

Le troisième étage est tout en fenêtres, encadrées de colonnettes et surmontées de frontons décorés d'anges.

L'entrée est somptueuse, et quand la porte cochère est ouverte, souvent des curieux s'arrêtent pour regarder et parfois même entrent, attirés sans doute par l'atmosphère de recueillement et de silence, semblable à celle d'un couvent. Dans la cour, des niches abritent les bustes des ancêtres; au fond, deux petites volées de marches en marbre blanc, balustrades en marbre blanc également, se rejoignent à mi-étage pour former un encorbellement. De là, une galerie voûtée mène aux escaliers proprement dits.

Dans la galerie, deux portes. À droite, celle de l'appartement numéro un, celui de la comtesse de Ricotta, à gauche celle de l'appartement numéro deux, vendu. Partent ensuite deux escaliers, qu'éclairent des fenêtres à vitrail coloré, comme dans un kaléidoscope. Celui de droite mène à l'appartement numéro trois, celui de Maddalena et Salvatore, et celui de gauche au numéro quatre, vendu. Au deuxième étage se trouvent les numéros cinq et six, vendus. Enfin, au troisième, les appartements sept, vendu, et huit, celui où vit Noemi.

Maddalena et son mari Salvatore, qui espèrent une famille nombreuse, occupent l'étage noble. En plus des fenêtres sur la cour intérieure, ils ont un balcon sur la rue principale et deux fenêtres sur la ruelle, laquelle débouche sur une petite place de Cagliari où la lumière de la mer et du ciel aveugle.

Mais c'est sur la grande cour intérieure, où donnaient autrefois les pièces secondaires, qu'ouvrent presque toutes les fenêtres des comtesses.

Au fil des ans et des faillites, la maison a été divisée à plusieurs reprises et il ne reste plus à la famille que les appartements un, trois et huit. Ce qui ferait plaisir à Noemi, l'aînée des trois sœurs, serait de tout racheter avant d'être vieille et de mourir.

L'appartement de la comtesse de Ricotta, personne n'y habitait autrefois, c'était une réserve à provisions. Il est sombre et laid mais plus sûr pour son fils Carlino, qui, depuis qu'il a appris à marcher, ne cesse de s'échapper pour filer dans les ruelles. Il s'échappe et file avant même que sa maman ait fini de le débarbouiller. Au coin de sa bouche brillent toujours des résidus de nourriture. Et sa maman court derrière lui. Il se précipite vers les groupes d'enfants qui jouent sur les petites places, mais ils ne veulent pas de lui. Quand sa mère le rejoint et voit les autres enfants repousser son fils, son visage devient triste, elle prend Carlino par la main et le ramène à la maison, la tête penchée sur le côté. Noemi ne peut pas les supporter, ces gamins. À son avis, ils ne veulent pas de son neveu parce qu'il a des lunettes qui le font ressembler à un plongeur.

« Ils me le paieront », dit-elle.

Les trois sœurs ne s'appellent pas réellement de Ricotta. C'est la cadette qu'on appelle ainsi, parce qu'elle est maladroite, des « mains de ricotta », et parce que la réalité entière blesse son cœur fragile, un cœur de ricotta, lui aussi.

On raconte que petite elle se faisait gronder parce qu'on ne pouvait jamais compter sur elle, toujours dehors à aider les pauvres, puisque eux, à la maison, soi-disant ne manquaient de rien. Quand il pleuvait,

elle se précipitait avec des seaux dans les logements en sous-sol de Castello pour aider les malheureux à écoper, et quand au contraire l'eau manquait, elle leur apportait des bidons pleins, puisque eux, à la maison, avaient leurs propres réservoirs.

Selon Noemi, elle devait gêner plus qu'autre chose car elle ne savait rien faire, sauf ajouter du désordre dans les taudis, avec ses mains de ricotta. Mais quand elle avait aidé quelqu'un, elle revenait toute contente. Elle apparaissait dans l'embrasure de la porte sombre de la salle à manger, toute menue, bras croisés, hésitant à entrer, comme si elle voulait s'excuser d'être bonne et peut-être même d'exister.

Elle faisait la nounou gratis pour les enfants dont les mamans travaillaient. Quand celles-ci ne lui disaient pas merci ou qu'elles la traitaient avec froideur, elle pensait « qu'est-ce que j'ai fait de mal ? » sans jamais croire en sa bonté. Au contraire. Si elle n'arrivait jamais à rien, c'était parce qu'elle n'était pas suffisamment bonne. Et Noemi aurait voulu la prendre et la cogner contre le mur, sa pauvre idiote de sœur.

Ici, à Castello, beaucoup de gens se moquent d'elle, et ceux qui ne se moquent pas la critiquent. Le plus drôle est qu'ils l'exhortent à se faire respecter alors qu'ils sont les premiers à la traiter sans égards. Noemi la première, qui dicte sa loi en criant.

Le voisin était là depuis longtemps, de l'autre côté du mur de la cour, et aucune des trois sœurs ne s'en était jamais souciée jusque-là. L'idée avait jailli un jour comme tant d'autres où la comtesse de Ricotta s'était sentie mal. Une chance que Maddalena, la

deuxième des sœurs, soit là, car à la porte cochère la comtesse, incapable de glisser sa clé dans la serrure, s'était pendue à la sonnette. Maddalena avait dévalé les escaliers et soutenu sa petite sœur pour la faire entrer. En montant les marches, entre deux sanglots, la comtesse lui avait raconté qu'elle avait croisé dans la rue l'homme avec qui elle avait fait l'amour cette nuit-là. Il parlait dans son portable et l'avait saluée d'un simple signe de tête, concentré sur sa conversation, puis il avait continué sa route.

« Il ne te mérite pas. Ceux qui ne nous aiment pas ne nous méritent pas, disait Maddalena pour la consoler.

– Mais moi, personne ne m'aime.

– C'est parce que personne ne te mérite.

– Comment pourrais-je être à ce point supérieure aux autres que personne ne me mérite ?

– Allons chez moi, je vais te préparer quelque chose de chaud.

– Tu ne sais dire que des banalités. Je ne veux rien boire de chaud, et je ne veux pas manger non plus. Je veux mourir. Vous ne savez dire que des banalités, tous. »

Cet après-midi-là, devant la porte cochère, Maddalena, revenant de la maternelle avec Carlino, avait rencontré le voisin qui arrivait en Vespa. En la voyant, il avait freiné brusquement et ôté son casque.

« Votre façade sur cour est en train de partir en morceaux, avait-il dit, le crépi tombe et au fronton des fenêtres, les têtes des femmes tristes se détachent.

– Ce sont des visages d'anges », avait rectifié Maddalena.

L'enfant lui avait pris le casque des mains, l'avait mis sur sa tête et s'était sauvé. Sa tante lui avait couru après

mais c'était le voisin qui l'avait rattrapé, et il l'avait fait monter sur sa Vespa.

« Accroche-toi bien, on va faire un tour. »

Maddalena était restée à les attendre sur le trottoir pendant qu'ils filaient via La Marmora, via dei Genovesi, via Santa Croce, passaient sous la tour de l'Éléphant, puis remontaient la via dell'Università avant de grimper jusqu'à Terrapieno et la tour de Saint-Pancrace pour redescendre ensuite dans le quartier de Castello et se retrouver devant la maison.

« Le casque, je te le donne, avait dit le voisin à Carlino. Mais on va faire un pacte: quand tu joueras dans le jardin, tu le mettras. Chaque fois. Tope là! »

L'enfant avait filé à l'intérieur.

« Au moins, il sera protégé. Ce n'est pas rien quand un bout de corniche vous tombe sur la tête. Ne prenez pas les choses à la légère. Je la vois très bien, de chez moi, votre façade.

– Merci. Vraiment. Nous le savons, hélas, et nous nous y sommes habituées. Nous espérons seulement qu'il n'arrivera rien avant que nous puissions réparer. »

Le voisin avait fait démarrer la Vespa et était reparti.

Maddalena s'était précipitée auprès de la comtesse, toujours recroquevillée dans un coin.

« J'ai peut-être trouvé un homme qui pourrait te mériter. »

Mais la comtesse s'était bouché les oreilles pour ne pas entendre.

« Un homme bon. Comme toi, qui es la meilleure personne que je connaisse. Lui, c'est sûr qu'il te mérite.

– Qui?

– Ce monsieur qui habite de l’autre côté du mur. On l’a rencontré avec Carlino. Il l’a emmené faire un tour en Vespa et il lui a donné son casque, pour quand il va jouer dehors. Il se fait du souci pour nous. À cause de la façade sur la cour qui tombe en morceaux. Je n’ai pas vu son alliance. Elle m’avait frappée les autres fois, tellement elle était grosse et brillante. Maintenant que j’y pense, je n’entends plus jamais jouer du violon par ses fenêtres, juste le bruit de la radio et de la télévision. Et d’ailleurs je ne la vois plus, cette dame si jolie, celle qu’on voyait quelquefois sarcler et arroser. Maintenant le jardin est plein de mauvaises herbes.

– C’est vrai qu’elle était très jolie, cette dame.

– Laisse-moi finir. Quand apprendras-tu à laisser les gens finir sans les interrompre. Elle était très jolie, certes, mais d’abord elle n’est plus là et ensuite elle était, comment dire, banale, et pour finir, méchante. Et il ne veut plus entendre parler d’elle puisqu’il a enlevé son alliance, et il laisse les mauvaises herbes envahir le jardin parce qu’il déteste les fleurs qu’elle avait plantées.»

Depuis, la comtesse ne fait plus que penser au voisin, heureuse que le destin lui ait fait ce cadeau, à deux pas de chez elle, et elle échafaude des stratagèmes pour effacer la ligne de partage entre les deux cours. Par exemple, faire pousser dans la plate-bande qu’elle a aménagée au pied du mur des fleurs improbables qui s’épanouiraient instantanément de l’autre côté, comme ça elle se pencherait par-dessus pour les arroser.

Noemi, sa sœur aînée, ne peut pas la souffrir, cette plate-bande, d’ailleurs elle l’appelle la *plate-bande de*

l'injustice, parce qu'elle devrait être bien plus grande, au lieu de ce misérable petit ruban. Il faut dire qu'à l'époque où le palais avait été divisé, il y a fort longtemps, les calculs sur l'emplacement du mur de séparation entre la cour vendue et la cour restante avaient été mal faits. Noemi a enquêté à la mairie et au cadastre, elle a examiné l'acte de vente et découvert l'erreur commise par leurs aïeux. Elle est même allée voir le propriétaire pour revendiquer cette portion de terrain, mais il n'a rien voulu entendre. Alors elle lui a fait un procès et ce procès court encore.

Le voisin ne sait rien de tout cela car il est locataire, mais s'il le savait, vu comment il s'intéresse au jardin, qu'il laisse plein de ronces, il n'hésiterait sûrement pas à céder aux comtesses la bande de terrain qui leur revient.

Bien qu'elle ne la supporte pas, cette plate-bande minable le long du mur, Noemi l'a entourée de tessons de poterie pour mieux la séparer du jardin proprement dit, celui qui n'est pas contesté, dont elle prend grand soin et qui comprend un bassin à poissons entouré de rosiers, une pergola avec des tables en pierre, et des citronniers, un néflier, un agave, des hortensias.

Le voisin habite aussitôt passé le coin, entre la ruelle et la rue principale, un logement qui faisait autrefois partie du palais des comtesses, construit autour de la cour intérieure. Il est au rez-de-chaussée et dispose, au fond d'un passage sombre, sous une arcade qui est la véritable entrée du palais, d'un accès indépendant : un petit escalier orné de pots de fleurs, à présent desséchés, qui monte jusqu'à une porte vitrée.

La porte sur le passage étant toujours ouverte, n'importe qui pourrait entrer, sauf que personne n'y songe, vu le caractère peu avenant du voisin.

La comtesse et Maddalena, dès qu'elles passent le coin, marchent vite, lançant vers l'intérieur des regards furtifs, les joues rouges comme si elles s'acquittaient d'on ne sait quelle mission secrète. Parfois, elles entraînent Noemi qui, outre la plate-bande, ne supporte pas non plus ce voisin qui laisse à l'abandon la portion de terrain indûment acquis, quand elle voudrait y mettre de la bonne terre, arroser, planter des boutures.

La comtesse s'enthousiasme à l'idée d'un jardin que le voisin verrait fleurir miraculeusement, mais Noemi parle pour parler, et n'a aucune envie de faire une jolie surprise à qui que ce soit, encore moins à quelqu'un qui ne le mérite pas.